

François BERTHIER
Université de Grenoble

**UNE COMMUNAUTÉ « RÉDUITE AUX ACQUETS » ?
LES USAGERS D'UNE MÉDIATHÈQUE ET LA MUSIQUE**

On se souvient de cette promenade paradigmatique que Marcel Proust effectue dans la campagne normande : au fur et à mesure qu'avance sa calèche, la position relative des deux clochers de Martinville et de celui de Vieuxvicq va se modifier. De la même façon, nous allons interroger des données d'enquête pour faire apparaître successivement divers aspects (ressemblances /différences) du public des usagers d'une médiathèque, et plus précisément ceux qui fréquentent la Discothèque, à la recherche de documents musicaux ou relatifs à la musique. Ce parcours envisagé selon divers angles méthodologiques s'appuie sur une enquête par questionnaire, réalisée l'automne dernier dans une Médiathèque de Grenoble (Grand'Place), avec nos étudiants.

Vue « générale » : les invariants

On ne doit évidemment pas perdre de vue qu'on a affaire à une population ciblée, appartenant à la frange des 30 % de Français qui ont franchi un jour le seuil d'une médiathèque. On doit donc s'attendre à une certaine homogénéité. Quels en sont les traits communs ?

Un assez fort niveau de fréquentation : la moitié des usagers vient au moins une fois chaque semaine emprunter des documents (dans l'enquête d'Olivier Donnat sur les « Pratiques culturelles des Français » un usager sur trois fréquente une bibliothèque ou une médiathèque chaque semaine).

Une activité musicale notable : les usagers sont plus de la moitié (58 % exactement) à savoir jouer « ne serait-ce qu'un peu », d'un instrument de musique, ce qui n'est globalement le cas que d'un quart des Français (pour assurer la comparabilité des données, nous avons repris l'intitulé exact d'une question de l'enquête d'Olivier Donnat). De plus, les quatre cinquièmes de ceux qui ont appris un instrument en jouent encore actuellement (pour l'ensemble de la population française : la moitié seulement). Enfin, 53 % de ces instrumentistes sont membres d'une formation musicale. La pratique solitaire (33 %) requiert moins d'implication sociale, elle est plus souvent occasionnelle et va rarement au-delà des quelques morceaux sauvés du temps de l'apprentissage musical. Elle se rapproche de la pratique abandonnée, qui concerne 13 % des usagers musiciens.

Une discothèque personnelle importante : les usagers interrogés possèdent en moyenne 178 CD (de 0 à 2300 disques). Bien entendu cette auto-évaluation impromptue est très approximative, puisqu'au moment de la passation du questionnaire les répondants n'ont pas la possibilité de compter leurs disques ! Quoi qu'il en soit, les deux tiers des répondants disent avoir plus de 100 disques, ce qui représente deux fois le score national pour « Paris intra muros », « cadres supérieurs » ou « études supérieures » dans l'enquête sur la France entière. On peut y voir un « effet prescripteur » de l'emprunt à la Discothèque de prêt.

Près de la moitié des usagers (quatre sur dix) possèdent un graveur de CD, les trois quarts un micro-ordinateur (« tous usages », il est vrai) à domicile. Mais on trouve la même proportion par exemple pour l'adresse électronique, à domicile *ou* sur le lieu de travail, avec une accentuation significative chez les jeunes et les étudiants ayant déjà de 200 à 350 disques : la généralisation de l'informatisation du prêt (par bornes ou autres) ne devrait pas poser trop de problèmes !

Cette compétence est à rapprocher des habitudes d'aide au choix : six usagers sur dix utilisent le catalogue informatisé sur place, deux sur dix la consultation à distance sur internet – avec une accentuation chez les techniciens et les amateurs de musiques nouvelles.

Quelle relation entre aide au choix et compétence musicale ? On pourrait penser à une relation inverse. En fait, c'est le contraire qui semble se vérifier. Ainsi, par exemple, lorsqu'on demande aux usagers de citer un musicien « préféré en ce moment quel que soit le genre de musique », on trouve significativement davantage d'aveu d'incapacité à citer qui que ce soit chez ceux qui ne se servent pas de l'aide au choix.

En matière de choix sur place, les réponses modales consistent (de manière non-exclusive) à prendre ce qu'on trouve dans les bacs, et/ou à venir chercher quelque chose de précis (deux usagers sur trois chaque fois) plutôt que venir avec un guide ou demander directement des conseils au personnel. Mention spéciale pour le présentoir des nouveautés, qui met ostensiblement en scène le rôle de prescripteur du personnel : un tiers des répondants le consultent à chaque visite.

On emprunte le plus souvent des disques dans plusieurs genres : 2,4 en moyenne, parmi les treize catégories proposées. Au hit parade : jazz, blues et gospel ; chanson et variété française ; rock et dérivés ; musique du monde (salsa, fado, etc. ; musique classique. Viennent ensuite musique de film ; disco, dance et funk ; techno ; rap ; reggae ; musique contemporaine. Puis opéra et opérette. Et enfin musique d'ambiance. Cela étant, le choix proposé est sans doute moindre dans certaines catégories.

Comment s'approprié-t'on le disque, une fois revenu chez soi ? Presque tout le temps, on l'écouterà plusieurs fois ; dans deux cas sur trois, on l'enregistrera ou on le gravera.

On se doute bien que l'emprunt de documents musicaux n'est pas une conduite isolée chez les usagers de la Discothèque. Qu'en est-il d'autres pratiques généralement considérées comme « cultivées » ?

On relève sans surprise un fort niveau d'intérêt pour la musique vivante : deux enquêtés sur trois ont assisté à au moins un concert *payant* (démarche sociologiquement très impliquante) au cours des douze derniers mois.

Bien plus, l'assistance aux concerts n'est pas liée chez les emprunteurs de la Discothèque à des critères sociaux : on a donc bien affaire à une *communauté à distance* relativement homogène. C'était pareil chez des mélomanes de France-Musique étudiés par Nicole Berthier : les comportements et les représentations des mélomanes n'apparaissent pas *qualitativement* différents selon le niveau social ; simplement, les mélomanes étaient moins nombreux dans les catégories populaires que dans les catégories « intellectuelles supérieures ». Ceci se retrouve tout à fait à la Discothèque où l'on rencontre 84 % d'usagers ayant au moins le bac, dont plus de la moitié sont même titulaires au moins d'une maîtrise d'enseignement supérieur. Au point de vue professionnel, les usagers comportent 30 % d'étudiants et élèves des conservatoires (parmi 50 % d'inactifs), 30 % d'enseignants, cadres moyens et supérieurs, 3 % de musiciens professionnels et/ou enseignants en musique, contre 17 % d'employés et ouvriers. Et pourtant cette situation ne crée pas de décalage significatif au niveau des comportements ou des représentations.

De la même façon, un comportement aussi « classant » que la visite au musée de peinture concerne encore la majorité des usagers de la Discothèque. Et là encore, on ne retrouve pas d'effet du diplôme ou de la catégorie socioprofessionnelle (alors qu'on peut repérer un effet de l'âge ou de la préférence pour la musique classique et les concerts).

On peut généraliser ces observations concernant des variables d'identification habituellement très discriminantes dans les enquêtes culturelles : les membres des classes « défavorisées » ont le même type d'usage de la Discothèque que les autres utilisateurs ; simplement, ils sont proportionnellement moins représentés. En d'autres termes, les clivages sociaux jouent à plein pour le recrutement, mais la « distinction » (au sens de Pierre Bourdieu) s'efface notablement dans les usages des membres.

Toutes ces observations, qui confortent l'idée d'une communauté à distance plutôt homogène, ne doivent pas faire oublier les facteurs différentiels.

Vue « rapprochée » : les variations

On examinera l'effet du savoir-faire musical et de la taille de la discothèque. On se demandera aussi s'il n'y aurait pas malgré tout (en dehors des variables de statut dont on a vu qu'elles n'étaient pas discriminantes) certaines variables actives parmi les critères d'identification.

On constate tout d'abord, sans surprise excessive, que les documents empruntés à la Discothèque diffèrent significativement selon l'activité musicale des enquêtés (pratique collective d'un instrument, pratique solitaire ou pratique ancienne abandonnée, aucun apprentissage). Plus le niveau d'implication augmente, plus on emprunte d'ouvrages sur la musique et de documents « techniques » (partitions et méthodes d'instrument). C'est évidemment le contraire pour les supports de musique enregistrée (CD, CD-Roms, cassettes vidéo).

Quant aux genres musicaux empruntés, on observe une coupure très significative (sauf pour la chanson) entre les membres d'ensembles instrumentaux et les autres : davantage de choix se portent chez les usagers musiciens sur le jazz ou la musique classique, et moins sur rock et disco.

Par contre, la fréquentation de la Discothèque n'est pas liée à l'activité musicale, ce qu'on peut interpréter comme l'indice d'un intérêt plus général pour la musique. On se propose de vérifier cette assertion en observant la relation entre fréquentation de la Discothèque de prêt et taille de la discothèque personnelle. *A priori*, on aurait tendance à penser que les collectionneurs les mieux pourvus s'intéressent moins que les autres aux ressources offertes par le prêt ; n'ont-ils pas des centaines, voire des milliers d'heures d'écoute possible à domicile ? C'est le contraire qui est vrai : plus la taille de leur discothèque personnelle est grande, plus la fréquentation des usagers est forte : ainsi, lorsque la taille de la discothèque passe de « moins de 70 CD » à « plus de 180 CD », la proportion d'usagers qui viennent chaque semaine emprunter des disques passe de 38 % à 58 %.

Ce phénomène cumulatif traduit donc bien l'importance accordée au centre d'intérêt musical, et partant le niveau d'implication des enquêtés, ce que confirme l'observation du profil des deux groupes extrêmes (« moins de 70 CD » opposé à « plus de 180 CD »). Les collectionneurs modestes sont plus souvent éloignés de la Discothèque qu'ils fréquentent peu, ainsi d'ailleurs que les concerts et les musées. Au moment du choix, ils tendent à prendre ce qu'ils trouvent dans les bacs. Il s'agit d'un groupe plus féminin, jeune et étudiant. Les grands collectionneurs constituent symétriquement un groupe plutôt plus masculin et vieux, se montrent davantage attirés par le classique, soucieux

d'améliorer leur culture générale (parfois par nécessité professionnelle) et, de manière tout à fait révélatrice, décident plus souvent que tous les autres d'acheter les disques précédemment empruntés.

Qu'en est-il enfin de la relation entre possession d'un graveur de CD et taille de la discothèque personnelle ? On peut penser en effet (les maisons de disques s'en émeuvent) que la reproduction à l'identique des disques empruntés mette en péril l'industrie phonographique. En fait, il n'y a pas de lien statistique : ni frein ni incitation à l'achat de disques - ou plus sûrement une compensation globale des effets.

Une liaison significative existe d'autre part entre niveau d'activité musicale et nombre de disques possédés : 42 % des usagers qui jouent dans un ensemble instrumental possèdent « plus de 180 CD » ; ils ne sont que 30 % lorsque la pratique musicale solitaire ou abandonnée et 20 % chez les non-musiciens. Fort logiquement, ces variables sont donc interchangeables pour repérer des différences de pratiques culturelles chez les usagers de la discothèque de prêt. Par exemple quatre cinquièmes de ceux qui sont membres de formations musicales ont assisté au moins une fois à un concert payant au cours de l'année écoulée ; ils ne sont plus que deux sur trois lorsque la pratique instrumentale est solitaire ou abandonnée, et guère plus de la moitié chez les non-musiciens. Les proportions sont exactement les mêmes pour les grands collectionneurs opposés aux discophiles moyens ou modestes.

En ce qui concerne les variables d'identification, on a vu plus haut que le diplôme et la profession, s'ils jouaient au niveau recrutement, n'avaient aucun effet significatif sur les comportements et les représentations des usagers. On constate par contre un très fort dimorphisme sexuel global. Il y a un tiers seulement de femmes dans les usagers de la Discothèque, et qui sont de surcroît beaucoup moins assidues que les hommes : ce qui n'est pas du tout le cas, tant s'en faut, à la Bibliothèque.

Il doit en outre y avoir un effet aggravant de « réponse légitime », concernant un centre d'intérêt repéré par les utilisatrices comme plutôt de valence masculine, donc davantage d'évitement. Pour preuve des remarques orales (à l'adresse des discothécaires ou des enquêteurs) telles que les suivantes : « *Mon époux, c'est son truc ; moi d'habitude, je vais à la biblio avec les enfants, et lui monte aux disques* » ; « *Je suis venue avec la carte de mon mari, qu'est-ce qu'il prend, d'habitude ?* » ; « *Je vais remplir votre questionnaire, ça vous fera toujours au moins une femme* » ; « *C'est mon mari qui va répondre, il saura mieux* ».

Les traits distinctifs abondent entre les utilisateurs des deux sexes, à commencer par le nombre de disques possédés, plus modeste chez les femmes. Mais il est question aussi de préférences et de styles. Ainsi, les choix féminins font davantage place à la chanson, aux musiques du monde et musiques de films, et singulièrement au répertoire classique. L'apprentissage obligé de la musique (avec un professeur particulier, ou à l'école ou encore au conservatoire) répond à cette palette de goûts

« raisonnables ». Les choix masculins, plus libres, font plus de place au rock (voire au reggae) et à l'auto-apprentissage, débouchant sur une pratique actuelle beaucoup plus affirmée. Le souci de culture générale est plus affirmé. Conséquence : l'emprunt plus important de méthodes d'instruments (apprentissage) et de livres sur la musique (culture). On le voit, ces choix sont largement déterminés par des caractéristiques identitaires liées à l'intériorisation des rôles de sexe.

Tout comme la répartition par sexe, la ventilation des usagers selon l'âge est asymétrique. La moyenne d'âge est de 32 ans, et 17% seulement des sujets ont plus de 45 ans. Et l'on retrouve, comme pour le sexe, un effet sur les comportements et représentations : l'âge accentue significativement les choix « conservateurs » (opérette), le défaut d'informatisation, et surtout la faible assiduité. À cet égard, les plus âgés constituent le seul groupe à faible fréquentation malgré une discothèque personnelle importante (au rebours du lien constaté plus haut, pour l'ensemble des enquêtés, entre nombre de disques et assiduité). On retrouve d'ailleurs chez les seniors, comme pour les femmes, un sentiment diffus d'exclusion. Il est parfois lié, dans le discours des enquêtés du troisième âge de Grenoble, à l'architecture intérieure de la Médiathèque : environnement perçu comme trop *high tech*, mais aussi matériellement séparé, dénivélé (la Discothèque se trouve à l'étage).

Globalement, en termes de recrutement, on retrouve bien le profil-type masculin, jeune et diplômé repéré par Joëlle le Marec dans son étude sur la lecture publique.

Vue « aérienne » : les figures et les types

Pour mesurer les attentes des usagers, deux indicateurs de disposition ont été utilisés : attentes («vous venez chercher surtout...») et motivations principales pour emprunter des disques. On observe dans chaque distribution l'entrecroisement des caractéristiques, car les enquêtés tendent à donner plusieurs réponses simultanées. Mais en croisant les deux variables, on va pouvoir évaluer la proximité sémantique des choix.

La classification des amateurs de musique proposée par Antoine Hennion peut nous y aider. Obtenue à partir d'entretiens qualitatifs, elle comprend « deux couples d'oppositions croisables » : Aventuriers - Opportunistes et Méthodiques – Émotifs, catégories non complètement exclusives. Ce modèle fonctionne bien avec nos données quantitatives. Nous remplaçons toutefois le pôle « Emotifs-sensibles » par « Hédonistes » :

	Motivations	Attentes
Méthodiques	Profession ou études	Améliorer méthodiquement votre connaissance de la musique
Aventuriers	Culture générale Découverte	Explorer des territoires inconnus
Hédonistes	Plaisir musical	Varier les plaisirs Vous procurer des sensations
Opportunistes	Divertissement C'est bon marché	Profiter de ce qui est disponible

Maintenant, une question. Les pratiquants et non pratiquants de la musique viennent-ils chercher la même chose ? Plonger au fond de l'inconnu ou se laisser porter par la vague ? On observe une corrélation significative entre attentes et niveau d'activité musicale. Le souci de perfectionner son savoir musical augmente avec l'implication du répondant, du non-musicien au membre d'une formation instrumentale ou vocale. Et si la volonté de découverte est communément partagée, la quête du plaisir est plus affirmée chez les non-musiciens, le choix impulsif moins marqué chez les musiciens les plus actifs.

On peut aussi se demander à quelle figure d'usager correspond le mieux la résolution d'acquérir, parfois, le disque emprunté. La décision d'achat décroît des Méthodiques jusqu'aux Opportunistes (de 15 à 4 %), ce qui est bien dans la logique « application versus désinvolture ».

Pour achever ce parcours, une analyse factorielle a été réalisée à partir de la variable « Activité musicale » (porteuse de la plus forte contribution) et de sept autres questions de l'enquête qui avaient trait à l'usage de la Discothèque : « fréquentation au cours des douze derniers mois », « genre de musique emprunté le plus souvent », « type de documents empruntés », « motivations, attentes, stratégies de choix sur place » et enfin « mode d'appropriation des disques une fois de retour à la maison ».

Les deux premiers facteurs dégagés par l'analyse concernent « culture et activité musicale » (depuis les préoccupations plus libres et secondaires jusqu'aux activités plus « sérieuses » et exclusives) et « fréquence de visite à la Discothèque de « rarement » jusqu'à « plusieurs fois par semaine »).

Ces deux dimensions organisent l'espace d'attributs des pratiques et des statuts : ainsi les choix préférentiels qui se portent sur techno, reggae et rap se situent à la rencontre du divertissement et de la fréquentation assidue, attentes et comportement en complète opposition à celle des amateurs de classique et surtout d'opéra, à la fois plus exigeants et beaucoup moins assidus ; on notera aussi le décalage symptomatique des situations, parallèles pour les divers âges de la vie, des usagers masculins ou féminins.

On peut construire à partir de cette analyse factorielle une typologie d'usagers, qui identifie dans cette population deux groupes différenciés par leur style : un pôle de fantaisie, empreint d'hédonisme et (surtout) d'opportunisme, et un pôle de rigueur davantage coloré par l'esprit de méthode et le goût de l'aventure intellectuelle.

La première sous-population regroupe donc des sujets plus versatiles et par ailleurs plutôt plus jeunes que les autres usagers. Nous lui attribuons l'étiquette de TOURISTES (46 % des sujets).

L'autre sous-population d'usagers va se partager à son tour, sur la fréquence de la visite à la Discothèque et sur le fait de pratiquer ou non la musique. On distingue ainsi :

- d'une part les MUSICIENS (31 % des sujets), très assidus et en général centrés sur l'activité instrumentale actuelle et collective et ses contraintes documentaires, et aussi plutôt plus méthodiques que tous les autres usagers,

- et d'autre part les CONSCIENCIEUX (23 % des sujets), moins assidus mais plus soucieux de culture désintéressée, désireux de bien faire, un peu plus aventuriers que les autres, et également un peu plus vieux et féminins. Ce sont aussi les plus gros consommateurs de musique classique, alors que les MUSICIENS associent davantage rock, jazz et classique, et les TOURISTES, rock et disco, tandis que la chanson concerne tout le monde.

D'un pôle à l'autre, on va progressivement du passe-temps à l'effort : c'est tout d'abord une zone empreinte de légèreté et de désinvolture, centrée sur le divertissement, la variété dans les plaisirs, le choix de ce qui se présente, les occasions offertes. Activité peu coûteuse, intellectuellement et financièrement : c'est ici qu'on met davantage en avant la modicité du prix de l'abonnement. On traverse ensuite des régions marquées par l'hédonisme, où se rencontrent plaisir musical, curiosité et sensations, avec un glissement progressif vers davantage d'exigence culturelle, de références maîtrisées (on vient chercher « quelque chose de précis ») et de risques assumés à travers le souci d'explorer des territoires musicaux inconnus. Apparaissent enfin, au terme de cette traversée, l'expression d'une volonté d'améliorer systématiquement sa connaissance de la musique, ainsi que le poids de contraintes documentaires liées aux cursus et aux professions en relation avec la musique.

Les diverses manières de s'approprier les disques empruntés correspondent bien aux changements du paysage, tout au long de ce parcours. Chez les TOURISTES, c'est le lieu de conduites plutôt détachées : on écoute, mais pas plus d'une fois, on prête le disque à des amis – « ne le garde pas trop longtemps, il faut que je le rende »- , on oublie parfois de l'écouter. Chez

les CONSCIENCIEUX (et dans une moindre mesure chez les MUSICIENS) apparaissent des conduites plus impliquantes, allant jusqu'à la décision d'acheter le disque ; on possède en tout cas les réflexes d'une démarche orientée vers la connaissance : on demande conseil au personnel, on vient avec un guide

Le choix des documents empruntés dépend très fortement de l'activité musicale et du niveau d'exigence culturelle : livres sur la musique (plus proches des démarches de conseil et guidance) davantage sollicités par les CONSCIENCIEUX, partitions musicales et méthodes d'instruments plus recherchées par les MUSICIENS.

Par contre les procédures modales consistant à écouter plusieurs fois les CD empruntés et les passer au graveur ne sont pas l'apanage d'un type en particulier.

Pour évoquer de manière (pensons-nous) suggestive la tonalité des trois types (et donc l'attitude générale des membres), nous proposons la métaphore des « courses à la discothèque », tour à tour « visite au magasin spécialisé » (où l'on recherche des appuis techniques à la pratique de son art), « lèche-vitrine » (sur fond de curiosité et espoir de sensations nouvelles) ou « vente sur catalogue(s) » (colorée d'esprit de système) . Cette formule-mère (que le sociologue Paul Lazarsfeld définit comme « un concept descriptif permettant d'embrasser et de résumer en une seule formule une somme importante d'observations particulières ».) rend compte *in fine* du niveau d'implication des types : « TOURISTES » et « CONSCIENCIEUX », à des degrés divers, mettent davantage à distance l'objet musical - activité favorite et/ou élément de culture plus que choix de vie.

Remarques finales

L'enquête à la Discothèque nous a donc permis d'identifier une communauté à distance d'emprunteurs de documents musicaux, et trois manières d'être relativement différentes sur ce tronc commun. Nous avons écarté délibérément le problème de l'adéquation du fonds, qui justifierait une autre étude destinée à vérifier si, à mi-chemin entre bibliothèque généraliste et banque de données de centre de recherches, le service a dans la plupart des cas de quoi répondre aux attentes documentaires de son (ses) public(s). L'entrecroisement des attentes suggère en tout cas un début de réponse : il y a toujours quelque chose à prendre à la Discothèque – y compris dans la possibilité offerte à chacun de butiner hors de son propre champ de référence.

Au terme de cette étude, l'emprunt éphémère n'apparaît pas comme le parent pauvre de la consommation culturelle : notre communauté d'utilisateurs n'est pas pour l'essentiel « réduite » aux achats. Cet usage bon marché d'objets qui restent quelque peu « inappropriés » (même lorsqu'ils sont enregistrés ou gravés, sans doute pour les mêmes raisons qui font qu'une photocopie intégrale ne remplace pas un livre) participe d'un processus cumulatif (ou en tout cas facilite l'amorçage d'un tel processus) d'acquisitions culturelles et d'explorations imaginaires.

BIBLIOGRAPHIE

- François BERTHIER, « La médiathèque et la musique », in *BBF* t.47, n°2, Paris, 2002.
- Nicole BERTHIER, *Mélomanes et culture musicale, étude d'un statut socio-culturel*, Thèse de doctorat de sociologie, Université de Grenoble2, 1975.
- Pierre BOURDIEU, *La Distinction*, Éditions de Minuit, Paris, 1979.
- Olivier DONNAT, *Les Pratiques culturelles des Français*, La documentation Française, Paris, 1998.
- Antoine HENNION, *Figures de l'Amateur, Forme, objets, pratiques de l'amour de la musique aujourd'hui*, La Documentation française, Paris, 2000. (la typologie proposée par l'auteur est obtenue à partir d'entretiens qualitatifs d'amateurs de musique classique de la région parisienne).
- Paul LAZARFELD, « La notion de formule-mère » in *Le Vocabulaire des Sciences Sociales*, Mouton, Paris 1965.
- Joëlle LE MAREC, «Le public, définitions et représentations », in *BBF* t.46, n°2 Paris, 2001.
- Chantal PACTEAU, « Sciences de l'homme et différences des sexes » in *Sciences Humaines* n°131, octobre 2002.
- Susanne PETERS et al., «Les publics des Bibliothèques musicales », in *BBF* t.46, n°2, Paris, 2001 (enquête menée en 1999 sur 9 sites dans sept villes françaises).
- Marcel PROUST, *Du côté de chez Swann*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, Paris, 1954.